

# les Réfractaires

**Pour faire réfléchir.** *Un peuple de petits propriétaires et d'ouvriers, ni trop pauvres, ni trop riches, ennemis du paupérisme qui dégrade et du luxe qui amollit; un peuple de travailleurs, travaillant tous également et échangeant sur un pied d'égalité le produit de leur travail, travaillant tous librement sans vouloir subir d'autorité étrangère à leur travail; un peuple de producteurs industriels qui, parce qu'ils produisent avec sérieux, conscience et intelligence, parce qu'ils groupent toute leur vie autour de leur travail, ne peuvent pas supporter qu'on introduise du dehors une hiérarchie dans la production, qu'on subordonne l'industrie au gouvernement, l'économie à la politique, l'action à la littérature ou à l'idéalisme, en un mot profondément convaincus de l'égalité des fonctions; une société par conséquent où l'on n'adorera plus les privilèges usurpés du talent: voilà pour Proudhon ce que veut la justice... Nietzsche, s'il avait lu Proudhon, eut sans doute appelé cela de la barbarie pure et simple. Il eut vu dans ce système le renversement des lois de la vie, et surtout l'étouffement de la culture. Peut-être Nietzsche se serait-il trompé... L'Artiste et le Moraliste, l'Aristocrate et le Plébien, le Hiérarchiste et l'Anarchiste, sont deux types de sensibilités trop diverses pour qu'on puisse espérer entre eux une conciliation véritable, sauf dans cette unité suprasensible des intentions qui n'est d'aucun emploi pour la conduite du relatif et des luttes quotidiennes. Ne doit-il y avoir qu'un cerveau dans une société? Chaque individu chaque cellule de cette société peut-elle au contraire devenir un cerveau? Voilà en dernière analyse comment se pose l'alternative entre l'autorité et la démocratie, entre l'ancienne et la nouvelle culture. Chacun, descendant au fond de sa conscience, fera à cette question, la plus grave qui se pose entre les graves questions des temps modernes la réponse que ses lumières et sa volonté lui suggéreront. C'est la gloire de ces deux surhumains, Nietzsche et Proudhon, de ces deux frères ennemis si semblables et si différents, d'avoir dressé ces deux idéaux au seuil du XX<sup>e</sup> siècle.*

Georges Guy Grand.

**les Réfractaires** (ex-l'Ere nouvelle, recueil d'idées, de faits, de commentaires), revue-journal paraissant deux fois par mois.

S'adresser pour tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration :  
à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph (rue de Châteaudun), ORLÉANS

Prix de l'abonnement: pour dix fascicules, 1 fr. 75  
(U. P. U., 2 fr. 20)

Un fascicule, 0 fr. 15 (Extérieur, 0 fr. 20)

Prendre note du changement d'adresse.

## SOMMAIRE du 5<sup>me</sup> fascicule :

Du haut de ma tour d'ivoire (E. ARMAND), 33. — L'illusion fondamentale du socialisme (HENRY MEULEN), 34. — Orgueil (PHILIBERT BLANC), 36. — Les sources grecques de l'anarchisme (OBERDAN GIGLI), 36. — Rimes païennes (E. ARMAND), 37. — Le Laboureur (M. DUFFIN), 37. — Epître à Thysis (E. ARMAND), 37. — Un livre d'esthétique (LE RÉTIF), 38. — D'un projet de milieu anarchiste individualiste, 38. La Différence (THOMAS PRESTON LOCKWOOD), 39 — OPINIONS ET DOCUMENTS: Un projet de colonie naturiste (RAMON SUAREZ) 39. — Correspondance (IVAN NAGIVINE, E. ARMAND), 40. — Les Livres (E. A.), 40.

Supplément: La vérité sur les anarchistes individualiste. — Entre nous. — Bibliographie. — Avis et Communications.

Il est facile, dans le monde, de vivre selon l'opinion du monde. Il est aisé, dans la solitude, de vivre à son gré. Mais le grand homme, c'est celui qui, au milieu de la foule, garde avec une parfaite sérénité l'indépendance de la solitude.

R. W. Emerson.

## Du haut de ma tour d'ivoire.

Exploits de gouvernants.

PAR UN BEL après-midi du mois de mai, peu de temps après

l'expédition du dernier fascicule des *Réfractaires*, j'entendais frapper à ma porte. J'ouvris et me trouvai en présence d'un monsieur correctement habillé, accompagné de deux personnes dont la physionomie ne m'était pas inconnue, pour les avoir rencontrés, me suivant — comme par hasard — ou m'écoutant avec une profonde attention lors des quelques causeries que j'eus l'heur de faire dans la ville que Jeanne Darc, M<sup>re</sup> Dupanloup et le vinaigre ont rendue célèbre.

Le Monsieur correct et poli me lut un grimoire l'autorisant, paraît-il, à perquisitionner chez moi aux fins de rechercher et saisir toutes affiches circulaires, correspondances ayant pour but de provoquer les militaires à manifester contre le projet de loi de trois ans ou à manifester contre leurs chefs. Après avoir examiné, déplacé, déplié, ouvert des tiroirs dépourvus de serrures, scruté des brochures éparpillées sur ma table, parcouru quelques vieilles missives que leur insignifiance avaient préservées du feu, très courtoisement le monsieur me salua, s'en fut, suivi de ses amis, sans emporter le moindre fragment d'imprimé.

Je suis absolument certain que les personnes qui s'intéressent spécialement à moi — parmi lesquelles MM. le Président du Conseil, les ministres de l'Intérieur et de la Justice, le Procureur général près la Cour d'Orléans et plusieurs autres — n'ont jamais supposé un instant que j'eus la noire intention de pousser les jeunes gens actuellement "sous les drapeaux" et enca-

sernés dans les environs à manifester contre le décret qui les maintient, pour un temps qu'ils ignorent encore, au service de la patrie. J'estime qu'en se rendant à la caserne, ceux qui l'ont fait savaient de quoi il pouvait retourner, à commencer par passer de vie à trépas. Je n'ai donc pas à le leur rappeler. Ils n'ont pas eu davantage besoin de la propagande de la C. G. T. pour regimber contre un supplément de service inattendu; la déception et le désagrément impliqués par cette mesure ont suffi amplement pour insuffler en ces jeunes gens — patriotes et "bons français" pour la plupart — l'idée de protester contre ce qu'ils peuvent considérer comme une rupture déloyale de contrat.

Tout cela, les hauts personnages auxquels j'ai fait allusion le savent. Aussi, suis-je d'avis qu'en faisant bousculer mes papiers, leur but était plutôt de me convertir au concept militariste.

Je regrette de dire qu'ils s'y sont mal pris. Et m'est avis que les autres perquisitionnés ne se sont pas plus amendés que moi. De même que je puis vivre sans entretenir la moindre notion de foi en un être suprême, — je puis exister sans ressentir le moindre respect pour l'idée de Patrie ou reconnaître la nécessité d'une armée. Depuis maintes années déjà, je suis apatriote & amilitariste et je ne m'en cache pas. Selon tel sage antique dont les œuvres sont étudiées dans les établissements d'enseignement de l'Etat : ma patrie est là où je me trouve bien; c'est à dire, dans mon cas : là où il n'y a ni gouvernement qui s'immisce dans les faits et gestes de ceux qui entendent se gouverner eux-mêmes, ni lois qui contraignent à une solidarité imposée qui ne se veut solidaire que de ceux qui lui agréent. . . . Comme ces conditions élémentaires ne sont remplies par aucun Etat dit civilisé, je ne puis souhaiter d'être membre volontaire d'aucun d'eux.

Par exemple, en Allemagne, on perquisitionne autant à tort et à travers que de ce côté-ci des Vosges: je ne vois donc pas pourquoi je préférerais l'un de ces pays à l'autre et quel bénéfice je puis retirer d'être concitoyen de M. R. Poincaré ou sujet de l'empereur Guillaume.

Il y a une patrie dont je me sens cependant citoyen: c'est celle que constituent les êtres dont les opinions se rapprochent des miennes ou leur sont semblables. Et je me soucie peu de leur langage ou de leurs mœurs ou de leur habitat. Je me sens un avec le japonais ou l'allemand qui réagit contre les empiétements de l'Etat sur la liberté individuelle; je ne me sens aucune affinité avec le "français" qui considère que sans cette organisation politique, il ne saurait exister.

Je ne demande pas mieux que de m'incliner devant des raisons convaincantes, mais ce n'est pas en menaçant de poursuites ou de châtiments sévères ceux qui nient la patrie ou combattent le militarisme qu'on fera de moi un patriote ou un militariste. Je déduirai qu'il en est de cette cause-là comme de celles de Dieu ou de l'Eglise: qu'il faut qu'elles soient bien mauvaises pour ne conserver leur Suprématie morale que grâce à la violence.

Pas plus que les autodafés ou les massacres de Juifs ne prouvaient l'existence ou la divinité du Christ, l'emprisonnement de quelques propagandistes malchanceux ou l'envoi sous le climat brûlant d'Afrique de plusieurs dizaines de soldats protestataires ne prouera l'excellence du patriotisme. Les uns & les autres de

ces actes prouvent cependant une chose: c'est qu'en chaque homme d'Eglise ou d'Etat sommeille un tortionnaire ou un geôlier. Ce n'est pas ce qui nous rendra l'autorité moins haïssable ou les gouvernants plus sympathiques.

### Exploits de gouvernés.

Ni les gouvernés, d'ailleurs. Le sans gêne ou la morgue des gouvernants

se manifeste ou croit en raison directe de l'apathie ou de l'engourdissement cérébral des gouvernés. A Zurich, une loi récemment passée et approuvée par vingt mille électeurs punit de prison le fait de cohabiter hors mariage! Oui, rien que ça. Qu'on ne vienne plus nous parler de tyrannie exercée par une camarilla moralisto-mômière ou du joug d'une minorité de gouvernants sectaires. De semblables faits montrent ce qu'il faut attendre des masses et expliquent le dédain que certains d'entre nous ressentent à leur égard.

Il va sans dire que cette loi, faite par des pauvres ne saurait, dans la pratique, s'appliquer aux riches qui voudront l'enfreindre; ceux-là auront toujours les moyens de faire passer pour domestiques leurs maîtresses et de présenter aux policiers curieux toutes sortes de chambres authentiquement "séparées" et agencées comme il convient aux chambres de bonne.

### De l'instinct, &c.

Il est de mode de se féliciter d'avoir assujéti son

instinct à son raisonnement. Ceux de nos amis qui se glorifient ainsi oublient de prendre garde que le raisonnement ferait de l'être qui s'y livre exclusivement une autre sorte de brute — une brute automatique, réglée mathématiquement, froide, entièrement cérébrale. Il faudrait démontrer: d'abord, si ce fameux "assujétissement" est autre chose qu'une illusion; ensuite, ce que les hommes ont gagné à refouler autant qu'ils prétendent l'avoir fait cette manifestation primordiale de "la substance prenant conscience d'elle-même". A être plus hypocrites?

L'instinct brutal dit: «Tout ce dont je puis m'emparer est à MOI, peu importe que je le fasse valoir par moi-même ou par d'autres, que je réduirai en esclavage si c'est nécessaire». Accommodé aux idées bourgeoises, il déclare, ce qui revient à peu près au même: «Tout ce dont je puis m'emparer m'appartient & j'entends le faire valoir comme il m'agrée, A CONDITION que ce ne soit pas défendu par la loi».

Les anarchistes individualistes, eux, ne prétendent pas refouler l'instinct; ils entendent l'adapter à la pratique de "l'égalité libérale", — de la réciprocité; aussi déclarent-ils: «TOUT ce dont j'ai la puissance de me saisir est mien, POURVU QUE je ne m'en empare point par contrainte ou par fraude & que je puisse le faire valoir par mon effort personnel, sans avoir recours en aucune manière à l'exploitation d'autrui».

E. Arm

### L'illusion fondamentale du socialisme.

L'ILLUSION FONDAMENTALE du socialisme est,

selon moi, sa supposition que l'inégalité sociale actuelle résulte du jeu des forces de la libre concurrence. Cette illusion vient de la négligence qu'apporte le socialiste ordinaire à étudier suffisamment à fond le système qu'il condamne sans remission, savoir: la méthode d'échanges actuellement en vigueur. Le grand instrument des échanges modernes est le crédit: 98 p. % des transactions contemporaines s'effectuent à l'aide de titres de crédit; ceci dit, combien y a-t-il de socialistes pouvant consciencieusement déclarer qu'ils ont étudié le mécanisme actuel de crédit et l'ont, après étude, ou trouvé conforme aux besoins du commerce actuel ou susceptible d'améliorations. Herbert Spencer a consacré une portion considérable de sa vie à démontrer que la majorité des maux qui affligent aujourd'hui la société peuvent être attribués à la lenteur avec laquelle la législation dirigeante, bonne pour un stade militaire primitif, s'adapte aux besoins toujours plus intensément industriels du milieu. Dans son essai sur "L'intervention de l'Etat en matière d'argent et de banque" il démontra qu'en empêchant les individus de remplacer librement l'or dans les transactions par l'émission de billets à ordre *circulants*, l'Etat était largement responsable de la fréquence croissante des crises financières qui ébranlent le commerce actuel. On doit

regretter profondément que Spencer ait omis de poursuivre ses recherches dans cette direction. Il existe un nombre toujours plus considérable d'économistes qui déclarent que c'est aux restrictions apportées par l'Etat au crédit qu'il faut faire remonter le malaise profond du chômage et l'iniquité sociale dont nous souffrons.

Les gouvernements de tous les pays du monde ont imposé de strictes limites à la quantité de billets de banque qui se peuvent émettre. Les économistes orthodoxes justifient ainsi cette restriction : 1° la liberté d'émission des billets chasse l'argent à l'étranger ; 2° la liberté d'émission des chèques répond aux besoins du commerce.

Ces deux objections sont erronées. En Grande Bretagne, foyer virtuel des banques d'émission, les banquiers remarquèrent de bonne heure qu'une prospérité grandissante amenait toujours une hausse de prix et que l'étranger en profitait pour expédier des marchandises de peu de valeur, en échange de quoi ils recevaient l'unique commodité : l'or, lequel, en vertu de sa fonction comme étalon de la valeur, ne pouvait participer à l'élévation générale des prix.

L'effet de ce drainage d'or et de cet envahissement du marché par des produits de qualité inférieure eut pour résultat d'entraver la prospérité de ce pays progressif, de le situer au niveau de la plus reculée des nations où circulait de la monnaie d'or ; enfin, de faire de son système bancaire la proie de toutes les demandes d'or qui pouvaient surgir aux quatre coins du globe.

Les banquiers écossais, pour y remédier, lancèrent le billet à "clause optionnelle" — billet remboursable en or, non pas immédiatement, sur réquisition, mais un certain temps après réquisition. La confiance du milieu dans les banquiers grandissant toujours plus, ces billets circulèrent au pair, le délai d'option s'étendant graduellement parvint à protéger le système bancaire contre un drainage soudain de son approvisionnement d'or. Ces billets offrant à la fraude une occasion plus grande de duper les imprévoyants, l'Etat — avec ce paternalisme dont la législation du XVIII<sup>ème</sup> siècle porte une si vive empreinte — prohiba la circulation de tous les billets dont le remboursement ne serait pas exigible en or, à présentation. Parce que le XVIII<sup>ème</sup> siècle protégea ces imprudents contre les effets de leur sottise, il s'en est suivi que le monde des affaires du XX<sup>ème</sup> doit restreindre l'émission des titres de crédit, de peur que son or disparaisse soudainement. Tous les ouvrages traitant de la banque avisent le banquier de ne consacrer que la minime partie de ses avances à des garanties autres que des espèces, à cause du danger que fait courir au crédit le drainage subit de l'or, le raréfiant et rendant toutes valeurs invendables, sauf celles offrant le maximum de garanties. Ce péril du "soudain drainage de l'or" est un legs direct de la législation protectrice d'une génération disparue.

Quant à la prétendue efficacité du chèque, il convient de faire remarquer qu'une augmentation de prospérité donne invariablement lieu à un accroissement du volume du crédit et des salaires. Les chèques ne sont d'aucune utilité pour effectuer la plus grande partie des échanges domestiques, — car on n'accepte de chèques que de ceux dont l'honnêteté est reconnue, — de sorte que le billet de banque demeure seul en usage parmi les personnes ne se connaissant pas. Or, la prohibition des petites coupures rend impossible la fondation de banques, sauf aux personnes possédant de vastes capitaux — d'où restriction de la concurrence entre les banques. En outre, l'interdiction de la libre augmentation de la quantité de billets en circulation met en danger les réserves bancaires et force les banques à tenir en réserve une plus grande quantité d'or qu'il est nécessaire, si bien que chaque nation est obligée de s'en prendre aux réserves d'or des autres pays dès qu'une vague de prospérité parcourt son territoire. L'universelle interdiction de la liberté d'émission des billets de banque est responsable de ce fait : que la pros-

périté d'une nation dépend du succès qu'auront ses efforts pour drainer de l'étranger chez elle l'or dont partout le besoin se fait sentir pour maintenir le système actuel de crédit.

Que de fois l'histoire nous a montré une période de prospérité arrêtée net par la faiblesse du crédit et même convertie en panique financière à la suite d'une soudaine demande d'or émanant de l'extérieur!

Bien loin donc d'encourager la tendance contemporaine qui permet à l'Etat d'intervenir pour entraver le malaise industriel, nous adressons ce "J'accuse" à l'Etat : Antérieurement à l'intervention de l'Etat, les banquiers s'étaient attelés à la tâche de libérer le crédit de la domination des fluctuations de l'or. A mesure que l'or devenait de moins en moins nécessaire au fonctionnement du système bancaire, le banquier put émettre du papier à meilleur compte et étendre le champ de rayonnement de ses émissions, c'est à dire amener des catégories de garanties graduellement moins sûres dans la sphère de son pouvoir de monétisation. Les restrictions imposées par l'Etat forcèrent le banquier à restreindre l'émission de son papier aux détenteurs de garanties espèces ; il en résulta une entrave à la fondation des industries et la création de monopoles mécaniques, concentrant les machines dans les mains de quelques-uns, forçant le plus grand nombre à consommer au dessous de leurs besoins. Et cependant, tout autour de nous, il est des gens condamnés à l'inactivité, absolument capables de consommer de la richesse de façon productive !

Le banquier a pour fonction spéciale de transporter le capital où il peut être employé avec profit, mais les prohibitions étatiques lui interdisent d'étendre la sphère de ses opérations au delà d'une portion insignifiante de la capacité productrice du milieu. On admet de tous côtés que la prédominance exercée par les trusts ne provient pas de l'économie de production — une centralisation excessive cause un gaspillage inévitable — mais réside en leur pouvoir de traverser, sans en être atteints, les périodes de stagnation commerciale — et cela grâce à leur puissance de crédit qui leur permet de survivre à des conditions qui écrasent les industries moins considérables, mais produisant avec plus d'économie.

Tout accroissement réel de prospérité qui promet d'employer et d'absorber la capacité productrice utilisable du milieu, se trouve aujourd'hui inévitablement entravé par ce fait que le crédit, tel qu'il est restreint dans son extension par l'Etat, ne peut marcher de pair avec les besoins industriels. Un système de libre crédit déclancherait une telle offre de travail qu'elle absorberait tous les producteurs disponibles, ne cessant qu'au moment où les salaires auraient leur limite économique, c'est à dire au moment où les ouvriers recevraient le salaire le plus élevé que pourrait leur offrir le salarier, étant donné la concurrence des autres employeurs. En régime de libre crédit, n'importe quelle tentative de ruiner la concurrence aurait à faire face à un tel accroissement d'achats de la part du reste de l'ensemble que celui-ci épuiserait rapidement les ressources du marchand se proposant de vendre à perte. Aujourd'hui, au contraire, sur un marché dont la puissance d'achat est restreinte de par la loi, une réduction de prix effectuée par une firme quelconque lui attire toute la puissance d'achat disponible sans créer suffisamment de nouveaux acheteurs pour absorber la production des marchandises ainsi offertes à vil prix.

Qu'il soit entendu que la "liberté du crédit" n'est pas présentée ici comme une solution de la question agraire — comme elle se présente en Angleterre, par exemple — sauf en ceci : que le crédit, coûtant moins cher, faciliterait l'acquisition des "homesteads". Mais le problème industriel doit être incontestablement résolu, dans le sens d'une moindre intervention législative. Et c'est cette affirmation que l'industrie exige une action législative intensifiée que je proclame « l'illusion fondamentale du socialisme. »

Henry Meulen

## Orgueil.

### SALUTAIRE MÉPRIS, ORGUEIL, DIVIN ORGUEIL,

JE n'inclinerai pas, sur les marches du seuil,  
Mes genoux frémissants et ma colère haute!  
LA honte aux faux regards ne sera pas mon hôte;  
JE ne mangerai point, comme les chiens matés,  
LES affronts rougissants et les servilités;  
ET, qu'il soit grand ministre ou mandarin de Chine,  
NUL ne me contraindra de ployer mon échine.  
JE ne mendierai point, comme un vil histrion,  
LES faveurs d'une foule ou d'une opinion:  
TOUT mon cœur révolté, tout gonflé de superbe  
SE rira de ceux-là qui rampent parmi l'herbe,  
ET je m'enfermerai dans le château dormant  
DE mon calme silence et mon isolement.

La Moisson des jours.

Philibert Blanc.

## Les sources grecques de l'anarchisme.

puissance de conservation. Elle nie toute émanation divine et, par cela même, admet la caducité de toutes choses. Elle permet ainsi le sacrilège.

L'idéation anarchique conçoit les phénomènes sociaux les plus importants — tels le Droit, la Morale, la Propriété — à un point de vue négatif; et cette négation parfois violente est due à la critique des origines de ces phénomènes.

La philosophie ordinaire — qui avait naturellement subi l'influence du christianisme — expliquait de façon transcendante la constitution de l'Etat et les sanctions conséquentes de la Propriété et du Droit: l'idée de hiérarchie, qui est inhérent à la religion et au sentiment humain posait comme axiome la nécessité d'un pouvoir central dirigeant; de là, elle postulait la nécessité de l'Etat comme un avantage naturel et un fait d'ordre divin: cette conception de l'Autorité douait l'autorité elle-même d'une force occulte et revêtait les décisions des hautes sphères sociales d'une importance échappant à tout contrôle. Le phénomène moral, dans toutes ses manifestations & conséquences était indissolublement lié au concept religieux; il en tirait cette apparence vénérable et sacrée qu'il garde encore aux yeux de beaucoup.

Toute opposition humaine à l'irrespectueux esprit de novation arguait comme suprême & inattaquable défense la prétention de son antique & divine origine.

Il arriva que le sacrilège devint irréfutable, s'étayant de faits critiques & de puissance affirmative. L'investigation scientifique lui fournit l'outil destructeur.

Gumplowicz nia toute origine fatale à l'Etat; il le vit naître au cours des conflits entre races & peuples et — dès l'abord, puis ultérieurement — prendre sa source dans la domination des groupes plus forts par la ruse ou par les armes; il n'y aperçut qu'une nécessité pour les classes dominantes, lesquelles, de leur centre spirituel, dirigent les relations & les entreprises et veillent sur les maturités des partis nouveaux & sur les manifestations de la haute spéculation. Gumplowicz comprit avec Spencer et avec Kropotkine que si le Droit était de fait une émanation de l'Etat, il était en théorie une nécessité préalable à l'existence de la Domination; il la réduisit à un générateur unique: la Force.

Nietzsche — avec Spencer — retrouva les origines de la morale dans la division des castes; après avoir manifesté son profond dédain pour la nouvelle morale d'esclaves — la morale chrétienne — il chanta la morale des maîtres: l'*Herrenmoral*.

La civilisation elle-même devint pour la science un produit de rapports potentiels d'individus de classes, de peuples, de races.

Cette négation de toute préconception transcendante rendait, — selon l'inflexible logique anarchiste toutes choses "humaines" et le sacrilège s'ornait de beauté. Une systématisation philosophique adogmatique, des théories religieuses vit le jour: Stirner dirigea la critique naturaliste contre la métaphysique et créa son irréfutable système sophistique, annihilateur de tout et de soi-même; il n'y eut rien de sacré pour lui et chacun en particulier eut le droit de se créer un système à lui de valeurs éthiques & physiques. Il en sortit une philosophie de négation sceptique & hyperhumaine par laquelle l'homme, la vie, la nature, se trouvaient anéantis et le pourquoï philosophique réduit à son principe génétique, au nul, à rien.

Audacieuse et profondément humaine, la philosophie anarchiste fit ainsi son apparition dans le camp sociologique — étrange & nouvelle; et les déviations qu'amènèrent la méthode de la logique à outrance d'un Stirner, l'incertitude du système politique d'un Bakounine et la rigidité du système économique d'un Proudhon furent objets de dérisions et de critiques après

Cependant, la philosophie qui émanait de toutes les théories anarchistes, — point complètes ni définies, certes, — mais cependant ébauchée dans ses grandes lignes, ne pouvait être détruite ni par le sarcasme, ni par la critique historique et scientifique.

Elle plonge profondément dans la psychologie humaine: elle a des racines historiques lointaines dans les philosophies orientales, d'abord: dans la philosophie grecque ensuite.

## II.

Au moyen de la philosophie grecque, la spéculation scientifique de la première époque avait préparé une ambiance purement mathématique.

Le rationalisme et la théorétique régnaient dans toutes les manifestations spirituelles de l'homme.

Le sentiment était éliminé du processus rationnel et ne devait se manifester que plus tard, lors de la réaction socratique, où l'éthique reprit sa puissance.

Il était naturel que la pure connaissance scientifique si froide et si inféconde, dégénérât en un scepticisme nihiliste pour se hausser ensuite sous l'influence de la morale, à une activité créatrice.

La dialectique sophistique mena ce scepticisme nihiliste à une époque glorieuse; il trouva de lointains continuateurs dans toutes les âmes aristocratiques, dans tous les esprits résolus. Chez les uns et chez les autres, le songe de la victoire abouitissait — avec la possession de la puissance — à la domination des masses viles et ineptes; — sans la possession de la puissance — à un sombre et méprisant suicide. En Grèce, le scepticisme philosophique n'arriva que chez Gorgias au profond nihilisme de la logique stirnerienne.

Chez les autres sophistes, le sentiment vital reprenait son empire et affirmait son énergie dans la tendance impérialiste ou dominatrice: le scepticisme ne peut mener qu'à l'annihilation ou à la do-

mination. C'est plus tard que l'inanité des systèmes trouvera en Socrate le réhabilitateur du sentiment du devoir.

Cette alternance d'idéalisme et de scepticisme est la trajectoire naturelle ou, mieux, l'harmonie nécessaire entre l'individualisme rigide et l'idéalisme religieux

Protagoras donna l'essence de toutes les écoles sophistiques postérieures, mais de la formule de son enseignement, il ne tira pas les conséquences extrêmes de scepticisme de ses continuateurs. Il affirma cependant le relativisme, qui devait constituer par la suite la base des morales sceptiques.

La conséquence de la formule qu'il enseignait est impitoyable: les objets sensibles ne sont rien en dehors du sujet pensant; tout ce que nous pensons, tout ce qui nous apparaît est la vérité; toutes les opinions sont vraies; tout peut se tirer de tout. Le critérium d'évaluation éthique n'est pas universel: il est individuel; sa valeur est relative au critérium évaluateur de chacun en particulier. D'où négation du terme Absolu comme cause finale aussi bien que comme contingence. Tous les systèmes pluralistes et dualistes peuvent ainsi prendre corps; le critérium amoral domine au lieu d'être simplement un «*au préalable*» indispensable à la critique historique.

De ce relativisme émanent naturellement la morale annihilatrice et la morale euphoristique: Gorgias et Calliclès.

Gorgias — le Stirner grec — forçant les conséquences de l'école rationaliste parvint à un système individualiste dogmatiquement inerte. Pour lui, rien n'existe; si quelque chose existait on ne le pourrait connaître et en aucun cas autrui ne pourrait se le représenter. De la négation théorique de la philosophie il aboutit à la négation pratique de la morale: la justice consiste dans la félicité, la félicité dans la liberté. Mais autour de ces mots éloquentes règne un vide immense, une nullité infinie: rien n'existe hors de mon moi.

[*A suivre.*]

Oberdan Gigli

**NE** désire que ce qui est en toi. Car en toi se trouve la lumière du monde, l'unique lumière qui puisse être répandue sur le sentier. Si tu es incapable de la percevoir en toi-même, inutile de la chercher ailleurs.

(LA SAGESSE ORIENTALE)

### Rimes païennes.

AIMANT la vie, aimant l'amour, aimant la chair, il m'arrive parfois remontant des années le cours lointain, de voir, en mon rêve, une mer d'azur comme le ciel et des rives baignées d'une lumière ardente et limpide. A Vénus un temple consacré décore une colline, tout proche, et dans un bois d'oliviers dansent nus, lascifs, de Pan des fils et des filles. . . Divine, la brise douce exhale et sème le désir. La volupté m'entoure et je me sens comme ivre. . . O coupe qui jamais ne s'épuise. . . Saisir d'une femme le corps qui palpète et se livre, l'étreindre, l'enserrer, se donner en retour, dans un geste, tout soi, sans retenue. . . O joie, tout soi. . . Pourquoi faut-il que se lève le jour et que meure le songe auquel j'étais en proie?

E. ARMAND

## LE LABOUREUR.

**UN** PETIT BOIS sur une éminence, un ruisseau caché, un ciel d'azur.

Le repos parmi de grands arbres dont le feuillage se balance & le bourdonnement des abeilles dorées. Pour rompre le silence, des oiseaux qui s'appellent avec de petits cris aigus et perçants.

De ma place, bien au dessous de moi, je puis apercevoir le laboureur qui va, vient, retourne sur ses pas pour revenir encore.

Les fauves épaules de son attelage luisent à travers un nuage de vapeur; les nerfs tendus à l'extrême jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la haie.

La bonne terre brune se retourne, telle la crête d'une vague à bout de forces.

L'homme a la charrue siffle, allègre; il est le maître de la terre.

**L**es rois vont et viennent, les empires s'élèvent et s'écroulent.

La science change la face du monde; les peuples luttent pour se faire une place.

Les grandes Républiques montent et descendent; les armées se heurtent et les capitaines ordonnent.

A travers et derrière tout cela, nous ne cessons d'apercevoir le laboureur qui, lentement, va, vient, retourne sur ses pas pour revenir encore.

Tel qu'aux temps des Pharaons, il suit la charrue.

S'il arrêta son attelage, la vie s'évanouirait comme un songe.

S'il demeurerait immobile, la race humaine se coucherait dans la tombe.

Allant, venant, retournant sur ses pas pour revenir encore, le laboureur marche en sifflant.

Il est le maître de la terre et de tous les hommes qui l'habitent.

M. Duffin

**LE** sentiment réel de son indépendance, voilà la grande joie. Le reste n'est que vanité.

Payot

**Épître à Thysis.** Tu fus cruellement désappointé, m'as-tu dit, par la conduite mesquine de ce penseur dont les concepts hardis t'avaient soulevé, pour ainsi dire, bien au dessus de terre. Ou l'insipide & plate conversation de ce poète dont tu ne te lassais point d'admirer les rimes enchanteresses t'a désillusionné amèrement. Ou encore tu gardes comme une plaie ouverte la déception que te causa telle inconséquence flagrante de ce propagandiste que tu considérais comme sincère parmi les sincères.

Et voici qu'à cause de cela, ô Thysis, tu t'en es allé, des larmes plein les yeux, du froid au cœur; vouant aux dieux infernaux celui qui, prétends-tu, t'a trompé. Or, c'est sur toi que, volontiers, j'épandrai des pleurs. Je t'avais imaginé une volonté & voici que tu es un reflet. Je t'avais supposé une forteresse & tu te révéles un château de cartes. Je t'avais cru une citerne remplie d'eau rafraîchissante & voici qu'aux jours de sécheresse tu te montres un puits tari.

SANS DOUTE, ô Thysis, les idées ne nous parviennent que par ceux qui les exposent. Sans doute le semeur suscite autant d'intérêt que les semences. Mais il n'est pourtant qu'un mortel qui peut faillir en chemin ou s'embarrasser en quelque sillon traître. Les semences déposées en terre n'en germeront pas moins et, selon la nature du sol où elles sont tombées ou ne produiront rien ou produiront au décuple ou au centuple. . . . Absorbé, digéré, assimilé, le grain, quel que soit le semeur, s'incorporera en qui l'a consommé, devenant lui-même, sa chair & son sang.

Que le porteur d'idées ait rencontré en route une pierre maligne qui l'ait fait trébucher, la pensée qu'il a déposée en ton cerveau n'en garde pas moins sa valeur nutritive. Qu'elle y germe, indépendante de qui l'y a semée. Qu'elle produise dix, cent ou mille et, qu'assimilant ce produit, si bien tu le fasses tien, — ta propriété inaliénable — qu'aucune circonstance extérieure à ton Moi ne puisse t'en priver.

E. Armand

Un des résultats les plus probants qu'obtient M. Paschal, c'est la constatation que tout mouvement d'art, comme toute expression individuelle artistique, passe par trois phases, la même loi régissant le travail de l'individu, la croissance et la décroissance de sa sensibilité, et la vie psychologique des collectivités à une époque et dans un milieu donné.

La création de l'artiste est, au début, spontanée; c'est un premier mouvement de l'être qui porte sa légitimation en lui-même et ne cherche pas encore à se maîtriser pour obéir à des règles ou atteindre un but réfléchi; de même une tendance appelée à dominer les esprits de son temps, naît d'un premier mouvement enthousiaste, en quelque sorte « irrationnel »; — dans la seconde phase l'artiste possède son talent. Il le systématisé. Il l'emploie aux fins que son intelligence désire, il l'organise. Ses ressources, il continue à les puiser dans sa sensibilité, mais il en coordonne l'emploi; il est sincère, son œuvre est bien le fruit de sa vie mais elle n'en est plus le fruit sauvage; une culture intelligente l'a fait mûrir. C'est aussi à ce moment qu'un mouvement produit ses manifestations décisives, ayant trouvé une formule de pensée qui s'harmonise avec la sensibilité. L'art atteint son apogée. — La troisième période est celle du déclin. Les sources émotionnelles de l'artiste se sont taries; s'il continue à œuvrer c'est par métier; à vrai dire il ne « crée » plus, il produit. Il n'est plus un artiste, dans le vrai sens du mot, puisque la riche sensibilité qui, — vibrant dans le marbre ou le poème — en faisait une valeur humaine, s'est éteinte, il est un ouvrier, expert à manier ses outils, qui confectionne lestement ce que le public lui demande. S'il s'agit d'un mouvement, on peut en dire qu'il se survit, exploitant son passé, mais stérile, ne donnant plus rien de neuf, de jeune, de puissant; généralement la forme, à cette époque, prime le fond; les formes, désormais classiques, élégantes, prestigieuses encore, à cause de leurs succès d'hier, dissimulent aux yeux d'un public incapable de s'élever au-dessus de la convention, la médiocrité d'un art sans force.

M. Léon Paschal signale quelques exemples typiques de « productions systématisées et artificielles ». D'autres concernent l'évolution des formes originales de l'art.

## IV

La psychologie de l'artiste supérieur — du génie — conduit M. Paschal à une définition du Beau et à une définition de l'émotion esthétique. Cette dernière n'est autre que celle du psychologue Wundt. La première est assez large pour convenir aux esprits les plus différents; peut-être même est-elle trop large: « Est beau ce qui nous apparaît incomparable, sans égal, parce que notre esprit est dans l'incapacité de se représenter un terme qui serve de définition ou de mesure. » — La seconde a la valeur d'un document objectif, si j'ose dire, scientifique. « En l'émotion esthétique, notre vie cérébrale — instinctive, sentimentale, intellectuelle — atteint sa plénitude. »

## V

Un des derniers chapitres de l'*Esthétique Nouvelle* est consacré à l'Art dans la société; il suffit de quelques pages pour faire ressortir l'importance du rôle social de l'Art. M. Paschal n'a pas de peine à montrer qu'il est impossible de concevoir une société sans esthétique. Une société où l'individu ne marquerait pas le milieu de son empreinte personnelle, où l'on n'entendrait pas de rondes enfantines, où l'artisan renoncerait à mettre sur le produit de son effort le cachet subtil de sa rêverie, où l'on vivrait sans songer à la pure joie des sens et de l'esprit que procure le beau, où la morale ne confondrait jamais le bien et le mal sèchement utilitaires avec le Beau et le laid! En vérité, j'enonce l'absurde même...

L'Art est un aliment intellectuel dont nul homme, du moins parmi les civilisés, ne peut se passer complètement. L'Art, par ailleurs, contribue largement à son éducation, dégrossit, façonne sa sensibilité, habitue ses yeux à percevoir les nuances, enrichit sa vie intérieure; l'Art enfin a un rôle moral. Guyau remarque que le plaisir esthétique rapproche l'homme de ses semblables; M. Paschal insiste, en plus d'un endroit, sur l'importance de la sympathie dans la création et d'une condescendance — où il entre de la sympathie — dans la compréhension de l'œuvre d'art.

Pourtant la situation de l'artiste dans le milieu social est si pénible que, il faut bien le reconnaître, le pessimisme de Vigny, affirmant qu'en toute société l'artiste sera une victime, est difficile à combattre. M. Paschal cite une page poignante des *Mémoires* de Berlioz qui, envisagée d'un certain point de vue, constitue à elle seule un réquisitoire contre

l'ordre bourgeois. Mais ce roman de l'Art et de la misère, puis de la glorification dérisoire du génie mort sans avoir vaincu après une lutte ingrate, a été écrit et vécu tant de fois! Misère de Rembrandt, de Wagner, de Poe, de Berlioz, gêne de Balzac, qui ne connaît cela! Qui ne sait que la lutte pour l'argent réalise continûment, dans les sociétés modernes, une sélection à rebours dont la conséquence la plus claire est le triomphe des médiocrités « pratiques », de la Zoocratie, pour me servir d'un mot spirituel de Baudelaire? Ce n'est pas l'Art seul qui est atteint; ce sont toutes les manifestations supérieures de l'activité humaine qui en pâtissent. Le victorieux aujourd'hui c'est l'arriviste — celui du moins qui arrive; les originaux, les sincères, les bons, les indépendants, les tempéraments artistes, pensifs, studieux, rêveurs — voilà les vaincus.

Et je ne comprends pas que M. Paschal puisse espérer de l'Etat quelque amélioration de la condition de l'artiste. L'Etat est avant tout une force conservatrice, donc une force rétrograde, un obstacle dressé devant ceux que l'avenir attire. Or il s'agit, pour que cesse la sélection à rebours, pour que la lutte entre les individus puisse s'exercer sur d'autres terrains que celui des intérêts purement matériels petitement entendus, d'une transformation profonde de nos habitudes sociales. Si elle doit être réalisée ce sera sûrement malgré l'Etat. — Plus sérieuse est l'idée de faire dans l'éducation scolaire une place à ce que j'appellerais l'« initiation artistique ». Mais, ici encore, s'agit-il seulement de l'Art? toute l'éducation de nos bambins n'est-elle pas à refondre? Et dans quelle mesure peut-on compter sur l'école de l'Etat? Un de nos camarades, instituteur, a répondu l'année passée à ces questions. Son livre s'intitule: « la laïque contre l'enfant »...

On peut, assurément, réaliser telles menues réformes utiles au progrès des arts. Ça s'appelle « encourager les arts » et tous les gouvernements font ça comme ils protègent l'élevage du bétail. On peut fonder des institutions, des prix, des bourses. Des petits bourgeois bien protégés en profitent; le propre de l'artiste supérieur est, malheureusement, d'être trop subversif et trop indiscipliné de caractère pour en bénéficier. Ces mesures rentrent dans la catégorie des palliatifs, lesquels, lorsqu'ils réussissent, ne réussissent qu'à prolonger, en le rendant supportable pendant quelque temps, un état de choses déplorable.

La réforme qui pourra faire à l'artiste une plus grande place au soleil c'est celle qui rapprochera l'Art de la vie, qui rendra la vie belle accessible à ceux qui la conçoivent. Se fera-t-elle? Comment? Pour tous, pour quelques-uns? Je ne sais. Mais je sais que les artistes n'y pensent guère.

## Le Rétif

(A suivre).

## D'un projet de Milieu anarchiste individualiste.

NON POINT pour servir d'exemple. Non point pour convertir les masses aux idées anarchistes individualistes. Non point par altruisme. Mais parce que lassés du contact des indifférents ou des hostiles, ou encore de la fréquentation de leurs propres camarades. Des nôtres peuvent être amenés à s'éloigner, à se situer « hors du camp ». Et cela à plusieurs, réunis par affinités de tempérament ou mûs par un semblable désir de s'évader de l'Ambiance.

Dans des conditions absolument différentes de celles qui régissent les ainsi dénommées « colonies communistes ». Sur les bases suivantes ou de semblables:

Acquisition d'un terrain en association et division dudit en parts égales & individuelles, inaliénables. Chacun — homme ou femme — mettant sa part en valeur de la façon dont il lui convient, sans avoir à en rendre compte à qui que ce soit, y édifiant la demeure de son goût et disposant à sa guise du produit de son terrain, le consommant, ou l'échangeant selon arrangement mutuel, avec l'un ou plusieurs de ses co-associés, ou au dehors, sur refus ou impossibilité de ceux-ci. Chacun des membres de l'Association s'interdisant d'exploiter l'un quelconque de ses co-associés, d'user de contrainte, de violence ou de fraude à son égard, ou d'employer dans ses trucs avec lui une valeur d'échange monnayée.

En cas de départ d'un des co-associés, présentation par lui d'un successeur possédant les affinités requises, ou reprise du terrain par l'Association & remboursement de sa part à l'associé partant aussitôt rentrée d'un remplaçant.

Portion de part réservée à l'enfant amené ou né dans le milieu, un âge à déterminer lui assurant la possession d'une part entière. Cela sans perdre de vue la nécessité d'une limitation consciente des naissances.

(1) L'*Esthétique Nouvelle* de M. Léon Paschal (Edition du *Mercur de France*), voir les fascicules précédents.

Faculté pour l'un quelconque des co-associés de mettre sa part en valeur industriellement ou même de la considérer comme un lieu de refuge après le travail quotidien à l'extérieur.

La femme étant considérée par l'Association comme absolument indépendante de son compagnon, possédant sa part individuelle, avec toute faculté de non-cohabitation.

Les camarades s'intéressant à la création d'un milieu conçu dans ce sens écriront à A. BELVERGE, rue de la Chaudière, à Verrières-le-Buisson (S. & O.)

## La Différence.

Alors que mes journées étaient trop courtes pour ma tâche et mes nuits trop longues; — je gravai mon nom dans les salles où s'assemblent les hommes; — mais je n'appris pas à chanter.

Quand mes nuits furent devenues trop courtes pour aimer et mes jours trop longs; — je perdis ma place dans les salles où s'assemblent les hommes; — mais je chantai un chant radieux.

Thomas Preston Lockwood

## Opinions et Documents.

### Un projet de colonie naturiste.

UN GRAND NOMBRE de naturistes enthousiastes m'encouragent à mettre en pratique la création d'un milieu où l'on vivra de la façon dont le conseillent les maîtres naturistes.

Comme cette belle idée est peu connue, nous allons l'extérioriser, afin qu'elle serve de guide à ceux qui, doués d'une bonne tendance, sont capables d'aider à sa réalisation. Elle constituera sans doute un exemple grandiose et pratique de vie saine, joyeuse et heureuse pour ceux qui s'y adonnent en même temps qu'un modèle digne d'imitation pour tous les hommes.

Nous nous proposons d'acquiescer, en un lieu de l'île de Cuba, un espace de terrain suffisant pour la formation d'un milieu où puissent travailler paisiblement deux ou trois cents familles.

Ce milieu sera agricole et les personnes qui le composeront seront des agriculteurs. Le travail s'effectuera rationnellement, intelligemment en consacrant chaque terrain, selon sa nature, à la culture qui lui sera propre. De cette manière, on arrivera à réaliser la "vraie vie", les naturiens ne consommant que les produits de la terre.

Sur ces bases, nous croyons fermement qu'on peut établir un milieu assurant le bonheur aux naturistes qui y résideront. Il est en effet bien prouvé que ce sont les vices qui renchérisent la vie de l'homme et non tel ou tel régime social, comme l'assurent les différentes écoles qui se disputent la suprématie politique.

Nous certifions qu'en faisant montre d'un peu de bonne volonté et de connaissance de ce que la vie signifie en soi — mues par le ferme dessein de la subordonner à ce que la nature exige de nous, — nous certifions que nombre de familles pauvres, qui vivent entassées dans les grandes villes, manquent de tout et sont corrompues par des besoins factices, inutiles à la vie, mais absorbant la plus grande partie des journées du travailleur — pourront vivre dans les campagnes vierges de Cuba, paisiblement, moyennant quelques heures de travail utile qui leur procureront des aliments sains, un équilibre mental et une meilleure situation économique; — qu'elles s'y émanciperont d'une foule de préjugés et parviendront à se créer une position indépendante; qu'elles y acquerront la sécurité d'un développement sincère, prospère, intelligent, pour leur existence propre et l'avenir de leur progéniture condamnée, dans les

villes, à subir la contrainte des misères, des vices, des infirmités qui se propagent si facilement dans tous les grands centres de cette civilisation si imparfaite et si routinière.

Un autre des avantages que retirera l'ouvrier s'adaptant à cet heureux changement d'existence sera la destination de son travail à une production utilitaire pour lui et les autres, alors que dans les villes le travailleur gaspille son énergie à produire des objets de luxe et ce au détriment des utilités indispensables.

A la campagne, en pleine nature, l'homme peut pourvoir à la vie des siens et, de plus, se procurer les distractions convenables pour mener l'existence la plus agréable qui soit et se reposer l'esprit.

Un théâtre, une bibliothèque, des récréations, de l'art, enfin tout ce qu'offre la vie moderne, il nous sera facile de le posséder dans ce nouvel Eden.

Il y a plus encore. Les membres de ce milieu verront leurs efforts récompensés, au bout de peu de temps, par la propriété de leurs maisons et des parcelles de terre qu'ils occupent; car l'épargne sera la conséquence logique de l'absence d'alcool, de jeu et de vices.

Cinq heures de travail suffiront au but poursuivi. Le reste du jour sera consacré à l'acquisition des connaissances utiles au maintien de la vie; les heures de présence à la bibliothèque seront obligatoires. Nous arriverons à ce que les habitants du milieu naturiste soient de véritables modèles, au physique, au mental, au moral. Car ce sont ces trois branches du savoir qui seront l'objet primordial des préoccupations.

\*\*\*

Nous nous efforcerons par tous les moyens de combattre certaines maladies qui déciment les civilisés. Nous montrerons que ces maladies n'envahiront pas le milieu naturiste. Pourquoi? Parce que nous nous adonnerons à la culture physique des enfants, nous nous acharnerons à la solution de l'ardu problème de l'Eugénique, — nous rendrons forts et vigoureux ces petits êtres, condition essentielle pour les immuniser. . . . Nous voulons démontrer que la maladie est fille des mœurs ambiguës actuelles, — prouver que la vie étant cultivée à l'aide des éléments naturels, il n'est pas de maladie qui se développe dans l'organisme.

Car tout germe sera détruit par les autodéfenses organiques cultivées. Nous démontrerons qu'élevés selon ces vues, les enfants seront plus intelligents et plus aptes, car on leur enseignera à se suffire à eux-mêmes.

Point de vice; travail physique et mental, telle sera la base des coutumes du Milieu naturiste. . . . Honorer la nature est le premier devoir de l'homme et c'est notre dessein. Faire l'effort qu'il faudra pour satisfaire aux nécessités de la vie en nous familiarisant avec les lois de l'harmonie, lesquelles établissent en tous les êtres l'équilibre physique, mental et moral, — voilà notre désir.

Nous croyons qu'en notre projet se réalise le but moyen de la félicité humaine.

Ramon Suarez.

(Nueva Ciencia.)

Peu importe que le monde se moque de vous. Prenez-vous au sérieux. La populace rit de ce qu'elle ne peut comprendre, tourne en ridicule ce qu'elle ne peut saisir. Trop d'hommes qui avaient la flamme du génie l'ont laissée s'éteindre parce qu'ils redoutaient les sarcasmes de la foule. . . . Oubliez ce que pensent de vous les autres. La chose essentielle est ce que vous pensez de vous-même; c'est d'avoir foi en vous.

John Nicolas Bessel

Est-ce que je me contredirais? Cela se peut, je me contredis en effet. Je suis vaste. Je contiens des multitudes.

Walt Whitman

### Correspondance.

9. V. 1913. — M. Armand, — Je viens de recevoir le n° 4-5-6 de votre petite revue, qui porte en tête: "les chiens aboient, la caravane passe"... Les chiens? — ça veut dire les gens qui osent ne pas partager vos opinions, qui vous contredisent! Le monde, pour vous, c'est un petit flot de réfractaires, jeté au milieu du grand océan des chiens. Quelle tristesse!

La liberté de penser et de parole n'est-elle donc que pour vous et pour vos amis? Quel singulier anarchisme! Je n'ai aucune confiance — excusez-moi — en vos sentiments de liberté et de fraternité. Si vous déteniez le pouvoir, vous dresseriez des guillotines pour les chiens!

En même temps que votre revue, je reçois d'une petite localité du Canada, une lettre d'un ami, russe, libre penseur comme moi et précepteur au Collège catholique des prêtres français. Imaginez qu'il ne trouve pas assez de paroles pour exprimer son admiration pour votre "prétraile". Il doit bientôt quitter ces gens simples, bons, dévoués et il en pleure d'avance! Et ils sont si doux, ces canailles de prêtres, qu'ils n'aboient contre personne, qu'ils ne méprisent aucun "chien".

"Pour faire réfléchir" vous publiez quelques lignes d'Emma Goldmann. Certes, toute femme a le droit de ne pas avoir d'enfants, à la condition de demeurer vierge. Mais si elle a des relations avec un homme et tue ses enfants en germe, ce n'est qu'une criminelle, une prostituée et ce qu'elle fait est l'un des vices les plus dégradants et les plus abrutissants. Placez à côté de votre Goldmann les vierges chrétiennes, si chastes, si pures, si nobles — mon Dieu! quelle différence!

Adieu, Monsieur. Ne m'envoyez pas votre revue, c'est inutile. Je ne suis point "réfractaire" au sens où vous prenez ce mot. Je suis réfractaire au mal, à toute perversité, à tout vice — peu importe les belles paroles sous lesquelles il se cache. Je suis pour Dieu, pour tous les hommes de bien, quelle que soit leur profession de foi (pour moi, il n'y a point de chiens) — pour la Paix. J'accepte le monde tout entier, l'humanité tout entière, avec toute leur beauté, leur bien, leurs efforts vers le mieux. Et c'est pour cela que je ne puis pas vous souhaiter de succès.

Ivan Nagivine, écrivain russe.

J'ai répondu comme il suit à cette lettre :

Monsieur, —

Vous m'avez bien mal compris en interprétant ainsi que vous le faites l'en tête des Réfractaires. Et je suis étonné que le libre penseur que vous êtes prête à autrui, avant d'en référer auprès de lui, des intentions qui peuvent très bien ne pas être les siennes.

J'ai assimilé les Réfractaires à une caravane en route dans le désert du monde, où errent des "chiens" — philistins, envieux, calomnieux de toute nuance et sots de toute envergure. Ces pauvres hères aboient sur le passage de la caravane. Celle-ci ne s'en émeut point. Elle poursuit son chemin.

Il y a loin de cela, comme vous voyez, à guillotiner ceux qui ne partagent pas mes opinions ou n'épousent pas les convictions de mes amis.

Je ne connais point de vue Emma Goldmann. C'est une propagandiste américaine, d'origine russe & israélite, anarchiste communiste, auteur de ANARCHISM & OTHER ESSAYS. Je sais qu'elle a beaucoup enduré pour ses idées & je nourris pour elle une grande estime, ce qui ne m'empêche point d'être en désaccord avec elle, intellectuellement parlant, sur nombre de points.

J'appelle "prostituée" la femme qui accomplit l'acte d'amour pour de l'argent, que cet argent soit fourni par un amant de rencontre ou provienne du mari ou du compagnon.

Il appartient à toute femme, à mon sens, de décider pour elle-même si elle veut ou non courir le risque d'enfanter. Je la considère comme absolument maîtresse de son corps. Et je ne puis concevoir qu'il soit plus "répréhensible" pour un être féminin de se mettre à l'abri d'une procréation non souhaitée — sans renoncer au plaisir normal des relations sexuelles, — qu'il l'est pour n'importe qui de se soustraire aux conséquences de la pluie, du froid, de la chaleur, des inondations, choses aussi très naturelles. Il est préjudiciable à un être quelconque de s'empêcher volontairement

de manger, de boire, de respirer, &c. Toute personne compétente reconnaîtra qu'il n'est aucunement préjudiciable au développement d'une femme de refuser de laisser croître en elle un animalcule indésirable. Je ne puis concevoir là rien de "vieux". Je n'y aperçois qu'un exercice de la réflexion.

Je suis athée. Sans doute est-ce là cause pourquoi les vierges chrétiennes me paraissent aussi auto-suggestionnées que leurs devancières les vestales, &c. Pour moi, je veux, dans les limites de la conservation de l'équilibre, jouir de la vie et de ce qu'elle m'offre d'agréable comme sensations & comme joies obtenues sans user de contrainte à l'égard d'autrui. Je ne connais de mal que ce qui me nuit positivement. Le bien, le pur, le noble, c'est ce qui m'est agréable ou utile. Je ne veux pas plus empiéter sur que me laisser envahir par autrui. Je suis réfractaire à tout ce qui sent de près ou de loin la Domination. Je suis pour tous ceux qui réagissent contre les autorités & les exploitations, — intégralement, — sans vouloir les remplacer par un régime les impliquant sous une forme détournée. Ceci dit, je ne vous souhaite rien de désagréable, en véritable libre penseur que je crois être.

E. Armand

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on serait capable de faire devant tout le monde.

LA ROCHEFOUCAULD

### Les livres.

Bernard Shaw : Pièces déplorables.

Les trois pièces déplorables

présentées dans ce volume sont Non Olet, l'Homme aimé des femmes et La profession de M<sup>me</sup> Warren. Je n'en ferai pas le compte rendu, il faut les lire. Les traducteurs, M. et M<sup>me</sup> Hamon, assurent que Bernard Shaw est « plus grand » qu'Ibsen. Je crois que c'est là une erreur. Et qu'on ne peut comparer deux talents de ce genre. Je ne trouve pas non plus que Shaw ressemble à Molière. Molière a ridiculisé pour l'amour du ridicule, prenant pour étalon le gros bon sens gallo-latin. Shaw est propagandiste avant tout: ce sont les maux qui découlent du régime capitaliste qu'il a voulu dénoncer sur la scène, tout au moins dans les comédies incluses en ce volume. Molière s'en prend au mari trompé, au bourgeois parvenu, au dévot hypocrite, à la femme prétentieuse et il crée des types qui vivent à travers les siècles parce qu'ils ne sont pas prétexte à une thèse sociologique. Shaw s'attaque à des travers qui sont le produit d'un e période de l'histoire: il ne peut créer que des types momentanés. Et c'est cela qui explique ici son succès, là ses échecs. Tout cela n'empêche pas qu'il soit un des plus grands comiques de ce temps, bien plus apparenté à un Mirbeau, par exemple, qu'à un Molière ou à un Plaute (1).

Nouvelles asiatiques. — On a bien fait de lancer une nouvelle édition du charmant ouvrage du comte de Gobineau. Inutile de refaire l'éloge de cet excellent écrivain. Ça coule, ce n'est point prétentieux pour un sou et cependant c'est tout débordant d'une psychologie pénétrante. De Gobineau a voulu montrer qu'en aucun lieu, les hommes n'étaient les mêmes et nous retrouvons là l'auteur de l'essai sur l'Inégalité des races humaines. Il a également indiqué que pour apprécier une race autre que la sienne, c'est dans le tempérament de cette race qu'il convient de se placer. Je ne pense pas qu'en rédigeant ce livre, d'une magie de style de premier ordre, son auteur ait voulu placer la civilisation occidentale — la nôtre — sur un piédestal (2).

La Moisson des jours. — Il y a dans ce recueil de vers dû à Ph. Libert Blanc d'excellentes poésies, de louables descriptions d'état d'être intérieurs, beaucoup d'amour pour la nature et pas mal de vénération pour un Dieu qui doit ressembler à celui de Jean-Jacques (2).

E. A.

(1) Chez Figuière & Cie. — (2) Chez Didier-Perrin.



# "LES RÉFRACTAIRES"

N° 10-11-12 (5<sup>me</sup> fascicule) — 15 mai-fin juin 1913.

**Entre nous.** C'est avec forcedifficulté que je suis parvenu à faire paraître ce 5<sup>me</sup> fascicule des Réfractaires. La mentalité de nos lecteurs — de maints d'entre eux — continue à être curieuse. Ils reçoivent ce recueil, le gardent et oublient de régler leur abonnement. Si bien que sur 2.500 exemplaires au moins qui sont expédiés, il m'en revient cent à peine.

Bien que je ne doive de comptes à personne, je tiens cependant à montrer à mes amis les conditions dans lesquelles j'édite "les Réfractaires":

J'ai dépensé, du 1<sup>er</sup> janvier au 30 juin — soit pour six mois :  
Pour: matériel, 21 f. 30; frais généraux (loyer, papier pour bandes, ports et affranchissements de toute espèce, dépenses diverses) 267 f. 37; Composition faite au dehors, imposition, tirage, pliage 161 f. 40; Papier 91 f. 60; Déplacements: 491 f. 40. Total: 758 f. 87.  
J'ai reçu, pendant cette même période:

Abonnements 439 f. 40; vente au numéro 134 f. 35; souscriptions, bés. 54 f. 80; Librairie et brochures 56 f. 65. Total 684 f. 60.

C'est à dire qu'à fin juin, je me trouvais en présence d'un déficit de 74 f. 25 et des frais à payer pour que paraisse le présent fascicule.

Je fais observer, j'y tiens, que je ne touche pas un sou pour mon travail de composition et de rédaction; le loyer de la mansarde me servant de bureau à Orléans s'élève à 65 fr. par an.

Pour couvrir ce déficit, j'ai d'abord employé le résultat d'une opération qui n'a aucun rapport avec les Réfractaires et qui m'a rapporté 51 f. 65.

Il ne restait plus à trouver qu'une vingtaine de francs et les dépenses qu'exige la parution du fascicule actuel, pour faire face auxquelles j'ai dû emprunter.

J'ai décidé à l'avenir de faire paraître ici même les abonnements reçus et les souscriptions, celles-ci sous la rubrique: **Souscription permanente.**

Les personnes dont la bande porte la mention: « votre abonnement échoit avec ce fascicule » doivent — si elles ne règlent pas dans la huitaine — s'attendre à recevoir par la poste une quittance de recouvrement laquelle, à cause des frais, sera majorée de 0 fr. 25 à 0, 50; et il n'y a là rien de ma faute.

Le prochain fascicule ne paraîtra pas avant fin août. Je me propose de me rendre d'Orléans à Lyon en bicyclette et de visiter les camarades sur mon passage, voici mon itinéraire probable: Vierzon, Châteauroux, Bourges, Nevers, Moulins, Dijon, Roanne, Lyon, Vienne, Mâcon, Chalon, Dijon, Clamecy, Gien.

E. A.

FRANCIS VERGAS, ZISLY — Un accident de composition m'oblige à remettre votre copie au prochain fascicule.

## Récemment parus:

- Bernard SHAW: Pièces déplorables, ..... 5 fr.
- J. de GAULTIER: Comment naissent les dogmes; — HAN RYNER: Les Paraboles cyniques; — P. KROPOTKINE: La science moderne et l'anarchie; — de GOBINEAU: Nouvelles asiatiques; — M. ARTZIBACHEF: A l'extrême limite. . . 5 f. 50
- V. COISSAC: L'être vivant, son origine, sa destinée. . . 2 fr.
- Mad. BELLETER: Le droit à l'avortement. . . . . 0 fr 20
- P. PRENAT: La grande boucherie. . . . . 0 fr 30
- J. MARESTAN: Le mariage, l'amour libre & la libre maternité; — R. DELON: Au drapeau. (Poésie). . . 0 fr 10

## Avis et communications.

Paris. — Les Réfractaires — 157, Faubourg St Antoine (local de l'E.P.Y) petite salle au 1<sup>er</sup> Réunion du groupe les deuxième et quatrième mardis de chaque mois.

- Sujets de discussion:
- Le 14 juillet: Sortie en camaraderie.
  - Le 21 juillet: Discussion entre camarades.
  - Le 12 août: Sur l'idée de sacrifice au point de vue chrétien et au point de vue anarchiste individualiste.
  - Le 26 août: De certaines dissidences anarchistes: Naturisme, anarchisme chrétien, &c.
  - Le 9 sept. Les bases de l'anarchisme individualiste: l'exploitation.
  - Le 26 septembre: — id. — violence et résistance passive.

PARIS. — "Libres Entretiens". — Même lieu, les premier et troisième mardis de chaque mois. Conversation sur un sujet philosophique, artistique, littéraire, d'actualité ou social.

ORLÉANS. — Les camarades s'intéressant à notre travail se réunissent tous les samedis, à 8 h. 1/2, au siège des "Réfractaires".

LE HAVRE. — Réunion tous les mardis soir à 8 h. 1/2, salle de la Bourse du Travail, 8, rue Jean-Bart. Causerie entre tous et sur tous sujets. Dépôt des "Réfractaires".

— Les personnes désirant me voir peuvent me fixer rendez-vous, pour les jours où je me trouve à Paris, deuxième et quatrième mardis de chaque mois. M'avertir à Orléans quelques jours à l'avance.

E. A.

## Bibliographie.

Éditions Eug. Figinière & Cie.:  
Henri Mirabel: LA VILLA SANS SOUCI; Chiffosa: VENUSBERG;  
Marcel Rognat: LES BLASÉS (3 fr. 50); — Jane Follis: HEURES de SILENCE (2 fr. 50).  
Alberto Ghiraldo: CRONICAS ARGENTINAS (Édition de: Ideas y Figuras, Buenos Ayres).  
A lire: LE SPHINX INDIVIDUALISTE, (historisme, philosophie, poésie), nouveau périodique édité par notre ami Hervé, 27, rue Emile Zola à Brest. 25 exempl. contre 1 fr. 75. — EN MARGE, 41, Papenkaedel Uccle-Bruxelles, un exempl. 30 cent.

LES POEMES SOCIAUX DE LA ROUTE (1 fr. 50. Éditions de la Route).

## Correspondants et Dépôts

- Paris. — Mariette, 23, rue Duranton, XV.  
Dépôt à la Publication sociale, 16, rue M. le Prince, VI.  
et à l'Action d'Art, 138, avenue du Maine, XIV.
- Orléans. — Librairie au coin de la place du Martroi et de la rue de la Hallebarde.
- Lyon. — L. Prime, 64, rue Vauban.
- Brest. — E. Hervé, 65, rue Emile Zola.
- Nîmes. — C. Dupont, 25, rue Pavée.
- Nancy. — Werner, 80, rue de la Haie.
- Tours. — P. Grandin, 16, rue Damiette.
- Le Havre. — Librairie Mevel, rue Voltaire.
- Châteauroux. — M. Charron, à la Bourse du Travail, 6, rue Rabalais.
- Dijon. — M<sup>me</sup> Chibert, 31, rue Chaudronnerie.
- Toulon. — L. Bertrand, 14, rue Nicolas Laugier.
- Nantes. — A. Pénédu, 18, rue d'Hermitage.
- Nevers. — Elias, 2, rue Boyet.
- Tours. — G. Hug, 101, 3, rue Miquel.
- Lorient. — Le Goff, 65, rue du Moustoir.
- La Rochelle. — Raoul Jarroux, 4, rue Pas du Minage.
- Béziers. — Groupe de la Libre Discussion, café Armand, 27, avenue de Bédarieux.
- Pontoise. — Auger, 37, grande rue.
- Fives-Lille. — Jules Dupriet, 30, pavillon Sainte-Marthe.
- Saint-Saulve (Nord). — Eug. Derambure, cours Guislain, place Renan.
- Somain (Nord). — Louis Lambrecht, 60, rue Pasteur.
- Aniche (Nord). — Ed. Gibour, boulevard Drion.
- Fressenvalle (Somme). — Lucien Debure, chez Willéby, rue d'Eu.
- Montrouge. — L. Bonnelly, 115, route d'Orléans.
- Alger. — Diamour, dépositaire de journaux.
- La Guadeloupe. — Stéphane Rosso, 13, rue de Penthièvre, A basse Terre.
- Bruxelles. — R. Fraigneux, 38, rue Cureghem.  
Id. — J. B. Chassevaux, 32, rue des Six Jétons.
- Dampremy près Charleroi. — G. Stassin, 21, r. S<sup>t</sup> Pétersbourg.
- Londres. — Eug. Bevan au Groupe d'études sociales, 9 Manette street, Charing Cross Road, W.
- Berlin. — Max Demisart, 36, Schützenstrasse, S. W.
- Lisbonne. — Silva Junior, Calçada de Memoria, 16, rez de chão.
- Buenos-Ayres. — Librairie Batista Pueyo, 129, Talcahuana.
- New York. — Barrere, 160, W. 51<sup>st</sup> street, City.
- Etc., etc.

Correspondance internationale: allemand, anglais, espagnol, flamand, hollandais, ido, italien, portugais, esperanto.

R. Hurcau

# La vérité sur les Anarchistes Individualistes.

Sous le titre de **Le Terrain de Rencontre** s'est formée une libre Association de camarades :

- 1° — se dénonçant Anarchistes Individualistes, c'est à dire : négateurs de l'Autorité du milieu ou d'autrui sur l'individu & de son corollaire économique : Exploitation de l'individu par autrui ou le milieu ; se réservant d'utiliser pour leur avantage toutes les conséquences découlant de cette attitude négative ;
- 2° — se refusant à être sciemment des dominateurs, des exploités ou des parasites ; ou encore à être des agents directs ou des auxiliaires d'agents d'autorité ou d'exploitation ; se refusant à rien faire ou entreprendre volontairement qui tendrait à frustrer le producteur de la valeur de son produit ou à l'empêcher d'en disposer à son gré ; se désolidarisant logiquement de toute action visant à écraser davantage les écrasés ; préférant se situer "hors du troupeau" à prendre place parmi ceux qui le tondent ;
- 3° — combattant l'ingérence d'Autrui, du Milieu ou de l'État dans leurs affaires & s'interdisant l'immixtion dans les affaires des autres ; déclarant n'être comptables qu'à eux-mêmes de leurs faits & gestes, et s'efforçant de ne jamais mettre aucun de leurs camarades dans la situation d'avoir à rendre compte des leurs à qui que ce soit ; se refusant à participer à tout mouvement ou action impliquant subordination de l'être individuel à un ensemble social quelconque ; n'envisageant dans l'association qu'un moyen de sauvegarder leur autonomie individuelle ;
- 4° — niant à la Violence une valeur éducative quelconque ; lui refusant une efficacité durable dans la résolution des conflits divisant individus ou collectivités ; la considérant comme le signe par excellence de l'exercice de l'Autorité ; s'interdisant de l'employer en aucun cas à l'égard des personnes paisibles ; ne l'admettant à titre de tactique qu'à la dernière extrémité, comme réponse à une agression non provoquée ou à un acte de spoliation brutale ; ou en cas de suppression de la liberté d'expression de la pensée individuelle ;
- 5° — réagissant contre la "tendance illégaliste" : pis aller que l'expérience a démontré excessivement et inutilement dangereux, néfaste au développement intérieur & à l'épanouissement extérieur de la vie individuelle, n'affranchissant économiquement à aucun égard ; se désolidarisant en tous cas de tout geste illégaliste impliquant attentat contre la personne ;
- 6° — toujours prêts à accueillir la discussion de leurs opinions pourvu que soit de rigueur l'appréciation des idées opposées ; en matière d'acquisition de connaissances, pratiquant la méthode de Libre examen et tou-

jours disposés à accueillir les valeurs nouvelles qui se présentent ; en matière sexuelle, laissant à chacun la faculté de se déterminer consciemment comme il l'entend ; n'envisageant jamais la Femme comme inférieure à l'Homme et préconisant son Affranchissement économique ; se refusant à qualifier les actes publics de qui recherche ou partage leur camaraderie, pourvu que ces actes soient conséquents avec ses déclarations, c'est à dire exempts de contrainte à l'égard d'autrui, plaçant la Réciprocité à la base de la "camaraderie" ou de l'association ; niant toute solidarité autre que celle qu'ils ont expressément consentie ;

7° — amants passionnés de « la Vie vécue hors l'Autorité » tendant cependant à éliminer de leur existence quotidienne tout ce qui n'est pas indispensable à la jouissance équilibrée de la vie, risque de les diminuer intérieurement ou menace de les priver de la Puissance de distinguer entre l'Us et l'Abus ; en faisant une affaire d'appréciation personnelle ; sans tomber dans l'exagération des outrances doctrinaires ou présenter comme panacée un régime hygiénique ou thérapeutique particulier ;

8° — se déclarant, par rapport à l'ambiance actuelle, individuellement sociaux, amoureux, alogaux, adoptant par conséquent une attitude « réfractaire » à l'égard de la Société ; poursuivant logiquement une propagande active contre :

l'État, les Privilèges & les Monopoles qu'il soutient et les Institutions qui le soutiennent, la Propriété-spoliation, toute conception, tout régime impliquant restriction à la liberté économique de l'être individuel [c'est à dire : l'interdisant la possession inaliénable du moyen de production et la libre & entière disposition du produit] ou l'intervention du milieu dans les relations entre individus ; le Parlementarisme, le Militarisme, le Clericalisme, et tout ce qui est tenu pour, enseigné ou imposé à titre de credo, dogme, contrat, critérium, formule ou étalon définitif, irrevocable, exclusif ou irrévocable ;

9° — foncièrement athées & areligieux, cependant prêts et sans arrière pensée à considérer comme des camarades les spiritualistes individuels d'accord avec eux sur les définitions qui précèdent ;

10° — tenant en premier lieu l'anarchisme individualiste, pour une attitude intellectuelle, une réalisation intérieure, une méthode de vie et d'activité en devenir ;

les camarades dont s'agit tiennent à déclarer que cette énumération de points de vue, utiles à exposer, à titre d'indications pratiques pour se reconnaître, se différencier ou se sélectionner — pour situer leur tendance à l'égard des amis, des hostiles, des confusionnistes & du public — ne sauraient en aucun cas être regardées comme l'esquisse d'un corps de doctrines ou une collection de règlements.

S'adresser pour tous renseignements concernant ce groupement à E. ARMAND, au bureau des Réfractaires, 22, cité Saint-Joseph (rue de Châteaudun), à ORLÉANS.  
Nous tenons cet exposé à la disposition des camarades au prix de 0 fr. 50 le cent.

**Avis :** Nous expédions chaque fois que paraissent *les Réfractaires* un certain nombre d'exemplaires à titre de *spécimens*. Comme *les Réfractaires* sont une initiative purement individuelle, comme leur budget n'est alimenté par aucune caisse occulte, comme ils ne peuvent paraître que grâce aux abonnements et souscriptions qu'ils reçoivent, nous prions instamment les personnes auxquelles notre recueil ne conviendrait pas de nous la renvoyer dès le premier numéro. Il ne coûte rien de renvoyer un numéro spécimen ; il suffit de le remettre au facteur sans déchirer la bande et sans affranchir.

Nous rappelons à nos amis qu'en envoyant directement leur abonnement, nous épargnons les ennuis inséparables des formalités de recouvrement, et leur évite les 0 fr. 50 de frais qu'entraîne la présentation de la traite par voie postale.

Achevé d'imprimer le 13 juillet 1913 à 2.500 exemplaires.

Imprimerie Ouvrière, Orléans

Le gérant : R. C. HUBEAU